

La plaine étale jusqu'à l'horizon la nappe uniforme de ses vignes. Le ciel est transparent, comme le vent. Rien n'accroche le regard si ce n'est un lointain cyprès à la proue d'une colline. Pourquoi s'arrêteraient-ils ceux qui passent dans la fuite rectiligne des yprésaux? Quelles confidences attendre d'un pays qui se livre ainsi, au premier venu, dans toute sa nudité offerte?

Qui donc prendrait sa plume pour parler, sans les connaître plus que d'un jour, de ces terres et de ces travailleurs nés et nourris l'un de l'autre, insaisissables pour qui n'est pas de leur chair même et de leur sang? Pour connaître l'immense étendue plate, égale sous les eaux glacées d'hiver comme sous les vagues pourpres et dorées de l'automne, il faut être né dans une de ces maisons où la cave et l'écurie tiennent plus de place que le logis, où l'on se lève plusieurs fois par nuit pour lire dans les étoiles de mai la gelée de l'aurore qui anéantira tous les espoirs, où l'on écoute sans dormir le battement d'une porte qui révèle le retour d'un vent chargé d'inquiétudes, où l'on s'éveille parce que le rythme d'une pluie de septembre sur le toit se change imperceptiblement en présage d'inondation.

De cette vie secrète rien n'apparaît à l'artiste ou à l'écrivain en quête de pittoresque exotique. En hiver, la suite géométrique des ceps aux gestes de nains difformes dans le lacis veineux des canaux d'irrigation; au printemps, le vert factice du sulfate de cuivre à travers duquel transparait le vert tendre des bourgeons; en été le ton plat des feuilles sous la poussière; en automne, même la profusion anarchique des plus riches teintes; tout cela étalé à l'infini; sans courbes qui aèrent les lignes de fuite, sans valeurs qui ordonnent les plans, sans même l'ombre errante d'un nuage.

Cette plaine, avec comme ils disent, sa désespérante monotonie, invite les étrangers de passage à fuir vers d'autres cieux où la nature plus complaisante disposera des plans et des couleurs à la mesure de leur facilité.

Droites jusqu'à l'horizon les routes les emportent et ils ne voient même pas sur les troncs d'argent des yprésaux ces yeux immenses dont l'étrange regard semble hâter leur évaison.

Au bord des chemins de terre qui vont chercher les plus petits coins de vigne poussent des saules ététés, des tamaris au feuillage glauque qui recèlent des millions de moustiques, quelquefois un amandier amer... des arbres torturés par le vent, déjetés vers l'est et privés de leurs branches basses qu'on donne en pâture aux quelque maigres chèvres du pays. Aucun pré n'offre son repos d'herbe pure. Seuls des joncs et des roseaux révèlent par endroits l'origine lacustre de ces terres. De temps à autre un peuplier d'Italie inattendu, élève très haut son feuillage frémissant où se posent avec les premières lueurs de l'aube, les premiers souffles d'un chant venu par delà la Méditerranée des plages endormies de l'Orient.

Toute la beauté de ce pays vient du ciel et du vent. Nulle part la lumière ne m'a paru plus pure, nulle part son frémissement plus perceptible sur l'horizon qu'autour de mon village. Chaque enfant sait que l'air y est bleu comme l'eau, transparent comme elle, et cependant, sous cette transparence, chaque heure, chaque tènement, chaque arbre garde sa couleur confidentielle. On sait que là-bas, vers le Pas-du-Loup, où tremble ce bleu turquoise, ce sont les vignes de l'Étang qui disputent encore aux roseaux nains le sel des lagunes mortes; que vers l'ouest, autour de ces bouleaux où le bleu se mêle à l'argent des feuilles inquiètes la rivière attend l'eau des neiges pyrénéennes pour emporter la digue chaque année hâtivement reconstruite et se ruer dans la plaine chargée de richesses ou de désastres. Cette boule sombre, du côté de la mer, pareille à un nid de pie autour duquel pâlit l'azur, c'est l'aousino, le seul chêne des terres basses, l'arbre tabou, qui, depuis des siècles, écoute s'enfuir dans la galopade des vents les légendes oubliées.

Venus, l'un du levant: le Marin et l'autre du couchant: le Cers, ces vents luttent sans cesse, ici, avec

une violence sans égale.

Saturé d'embruns, de sel, d'iode et de fièvre le Marin n'a qu'à franchir ces collines couchées au bord des vagues pour reprendre son élan dans la plaine ouverte comme la mer. L'homme, les animaux et les plantes respirent mal dans ce souffle humide et tiède qui amollit les nerfs et détrempe les volontés. Le Cers, lui, au terme d'une longue course à travers l'Aquitaine et le Massif Central débouche comme un fou du couloir de Naurouze. Il n'est que transparence et fureur. Les animaux, la vigne et les étoiles devinent sa venue avant l'homme. Les hirondelles qui tantôt volaient en rasant les souches remontent dans l'azur; les feuilles et les étoiles vibrent soudain comme des ailes et l'homme retrouve aiguisée et luisante comme un soc sa joie de vivre.

Aux rares jours de calme les troncs obliques, les branches tordues et tendues vers l'est gardent leur allure de fuite comme si la chevauchée du vent n'était que le rêve des arbres.

Ceux qui dès leur enfance n'ont pas connu ces passages subits et répétés de l'abattement fébrile à l'extrême exaltation, comment comprendraient-ils le caractère passionné des vigneron du Bas-Languedoc.

Mais les couchants expriment l'âme silencieuse de ces paysages. Ils sont grandioses et lents, retenant de légers nuages au bord de l'horizon pour y essayer, puis défaire une étonnante floraison de couleurs. Des haies d'arbres dessinent des silhouettes au fusain sur les tons pastels du ciel. La nuit élargit plus qu'ailleurs le silence. Pas de sources, ni de ruisseaux, pas de clarines... Tout se tait... jusqu'à ce que l'aurore, née aux dernières vagues du Golfe, chasse d'un seul coup, avec les ombres, l'haleine de fièvre qui remontait du fond des rêves de la plaine; et éveille le vent... Alors descend du ciel la plus éclatante lumière: tout s'unifie, tout devient clair et pur, illimité... Il faut le premier cri d'une alouette pour recréer l'espace. Et le paysage s'ordonne comme un poème, comme lui traversé par un seul souffle. Mais seule l'extrême rigueur permet d'y construire la beauté. Ici, rien n'est facile, rien n'est gratuit.

Partout ailleurs, le paysan sait qu'il va de soi de trouver la terre stable sous ses pieds pour lui confier les semences, les travaux, les fondations de la maison. Ici, le sol lui-même est l'enjeu d'un combat tous les jours renouvelé. Hésitant entre deux éléments, cette plaine amphibie, gagnée sur la mer et les lagunes, reste imprégnée de sel bien plus profondément que ne la creusent les socs. Pour que les racines ne soient pas corrodées les vigneron drainent chaque année, puis les irriguent à l'eau douce. Pour préserver les plants les plus proches de la mer des assauts du vent et du sable, ils les protègent de claies de roseaux tressés: barrières fragiles incessamment reconstruites. C'est un combat grandiose et ténu.

L'étranger qui passe devant ces cloisonnements légers, ces tranchées parallèles garnies de sarments ne voit qu'un visage sans grâce où nul trait ne décèle une émotion ou un sourire. Mais l'écrivain né de ces terres marines sait bien qu'une peine et une joie soeurs des siennes naissent des travaux de la vigne, avec quotidiennement les exaltantes incertitudes de l'art. Et comme lui, le viticulteur prépare le terrain où doit éclore l'oeuvre avec la minutie patiente du créateur qui connaît ses forces et ses limites, qui sait que tout effort est vain s'il rompt le pacte qui, depuis des millénaires le lie sans le soumettre au ciel, au vent, à l'eau et au limon de son coin de terre.

Les ouvriers agricoles de mon village prétendent que leur salaire quotidien doit toujours être supérieur de deux francs à celui autres ouvriers de la plaine; parce que, disent-ils, nous « les gagnons ». ils veulent exprimer par là qu'une vigne cultivée de leurs mains a un rendement meilleur. Et ce n'est pas par une plus longue durée du travail qu'ils justifient cette prétention mais par leur compétence et leur savoir faire. Rien ne saurait mieux traduire l'importance de l'expérience, de l'intuition et de l'art dans la culture de la vigne. Cet orgueil révèle une profonde identification de l'homme à son travail et à sa terre.

Quelques semaines à peine la vigne est abandonnée au sommeil froid de la terre. Aux premiers vents d'automne, alors que tremblent encore quelques feuilles pourpres au bout des ceps, que tourdres et grives activent de grappiller les grains oubliés, le vigneron revient à sa vigne. Il faut nettoyer les fossés d'irrigation que les herbes ont engorgés, vérifier les vannes, arracher les plantes parasites, qui avaient profité des vendanges pour grandir... La sève s'endort peu à peu. Alors, avec sa veste de velours à grosses côtes, son capuchon qui ne laisse apparaître que les yeux et le nez, ses grands ciseaux à manche de bois, sa scie et sa pierre à aiguiser pendues à sa ceinture, le vigneron promène sans hâte, d'une souche à l'autre, sa silhouette médiévale. La taille est un travail qui ne réchauffe pas, et, les matins de gel, on voit, dans la plaine, des hommes sauter sur place, ouvrir grand les bras et les refermer violemment sur leur poitrine, tandis que les mains couvertes de gros gants claquent sur les flancs. Et puis ils se penchent, ils restent quelques secondes, attentifs, devant la souche. Ils cherchent la forme qui redressera ce végétal tordu, semblable à une excroissance minérale, qui porte cependant, dans sa sève endormie et ses traits tourmentés, l'image de cette forme qui ne doit être qu'à elle, que doit deviner l'homme aux ciseaux et qui répartira selon sa force le poids des grappes à venir. Nul travail n'exige autant que celui-là une intuition de la vie secrète du végétal. Les coups de ciseaux dont dépendent la richesse des grappes et la durée des ceps obéissent à des lois complexes que seul peut connaître l'homme né de parents vigneron. Ils sont commandés par l'âge et la qualité du cépage, la nature du sol, l'exposition aux vents, les risques d'inondation... Cependant l'homme hésite à peine: quelques gestes précis et rapides, les sarments tombent et de l'opération magique surgit une forme redressée, née de ses propres exigences et de la divination de l'ouvrier.

Je n'oublierai jamais le geste de mon père, m'amenant un jour devant une souche qu'il m'avait fait tailler l'hiver d'avant. L'aurai-je retrouvée, perdue dans la vaste toison de juillet? « Regarde, me dit-il, elle est droite comme un I et ronde comme un verre »; et, écartant les feuilles, il me montrait avec un sourire qui éclaire toujours mon enfance les grappes blondes sur lesquelles jouaient les verts reflets de l'ombre.

Il y avait toute une philosophie dans l'attitude goguenarde des vieux vigneron lorsqu'ils voyaient des propriétaires tard venus multiplier dans leur vigne les ceps à fruits et les pisse-vin. Ceux qui voient l'existence à la mesure d'une vie d'homme, ceux qui, d'un coup d'oeil et parce que la souche est nouée un peu court diront, sans se tromper, à quelle mort prématurée est vouée la plantation entière, ceux-là taillent avec sagesse: ils ont la prudence de refuser à l'avance les récoltes exubérantes qui épuisent tôt le vignoble.

« À taille d'âne, Dieu cependant donne du vin ».

Ils se souviennent que la taille fut inventée par hasard et savent qu'il faut employer avec les plus grands ménagements les dons de la Providence. Un âne, dit-on, a inventé la taille, à une époque où le fruit tenait peu de place au milieu d'une libre végétation. En dévorant les rameaux, l'âne avait laissé derrière lui une souche mutilée. Et l'on fut bien étonné de voir apparaître, après la floraison, un nombre de grappes inaccoutumé. Les viticulteurs ont retenu la leçon, mais ils l'appliquent avec art.

Et, tandis que tombent sur la terre froide les secs rameaux enchevêtrés on voit s'avancer dans leurs longes chemises blanches les silhouettes familières dont une capeline couleur de nuage dissimule les visages. Les ramasseuses de sarments étaient pour moi des images du froid et de la mort en même temps que des symboles du renouveau. Car sous les formes effrayantes, je reconnaissais les jeunes filles dont les rires chatouillés sous les premières étoiles du ciel de mars, éclateraient en floraison blanche sur les amandiers de la plaine.

Chaque hiver la plaine se souvient de l'étang qu'elle fut. Dans un lacs de canaux emprisonnant les vignes d'un immense filet, où l'on dirige et l'on arrête l'eau par un jeu compliqué de vannes, la

submersion gagne un rectangle de terre, puis le prochain... envahit peu à peu toute la plaine, drainant le sel, asphyxiant des larves, doublant le ciel immense. Sur les reflets où flottent les doubles nuages, les têtes des ceps émergent, dressant leurs courtes tiges comme des doigts mutilés. Et ces signes obscurs sur l'eau moirée de vent semblent inscrire un grimoire cabalistique. Les rapides et prodigieux couchants de ces hivers où la lumière prodigue un éclat glacé, font courir le long des routes des incendies à ras de sol, répétés par chaque carré d'eau comme par des miroirs à facettes multiples. Des canards passent en triangle dans le haut du ciel. Et les hommes vont d'une vanne à l'autre pour canaliser l'écoulement de l'eau qui, comme la lumière et le vent, est à la fois l'alliée et l'ennemie de l'homme. Qu'elle séjourne trop longtemps dans une vigne et le sel dont elle s'est saturée sur son parcours imprègnera le sol, brûlera les racines; qu'elle s'écoule trop tôt aspirée par des vannes lointaines ouvertes avant l'heure: une aurore trop claire d'avril fera éclater les vaisseaux des premiers bourgeons; sinon le ciel d'été, altéré comme la terre, disputera aux plus profondes racine la moindre goutte d'eau...

Comment l'étranger saurait-il de quelles jalousies et de quelles disputes se marquent les étapes de cette inondation artificielle? Des hommes prennent l'affût, la nuit, auprès d'une vanne menacée, et parfois avec un fusil. Des brouilles surgissent... qui devinerait le tragique de cette immense nappe d'eau lunaire, avec, le long des canaux, la file des fantômes des saules mutilés; avec les ombres silencieuses des hommes surveillant l'arrivée ou le départ de l'eau qui doit sauver leur vigne ou qui peut l'anéantir. Travail sans répit, celui du petit propriétaire ne laisse au loisir aucune heure du jour et lui ravit parfois ses heures de sommeil. À chaque instant un nouveau danger menace la terre et l'homme. La récolte est ménagée heure par heure, comme si le travailleur lui dispensait sa propre vie pour l'arracher peu à peu au néant.

Dès que l'eau abandonne la plaine, le vigneron introduit sa charrue dans les vignes. Le passant non prévenu distinguerait difficilement cet acte agricole d'une cérémonie rituelle: la charrue qui trace le premier sillon du cycle est un instrument primitif et personne ne peut savoir de quelle espèce est le sentiment que le viticulteur attache à la conservation de cet outil sans âge. Routine? Mais le vigneron est le moins routinier des paysans. S'il refuse l'aide des machines perfectionnées, s'il refuse la facilité d'une brabant qui s'en va seule, sur ses roues, au pas lent des boeufs dans les champs de céréales, n'est-ce pas simplement parce que ces outils qui tendent à limiter l'effort humain ne conviennent pas à son travail? Parce que la technique est restée impuissante devant une culture qui exige tout de l'homme: l'expérience héritée des ancêtres, la difficile adaptation à des circonstances souvent imprévisibles, l'habileté manuelle de l'artisan, l'interprétation des signes qui passent dans le vent, dans les nuages, dans le feuillage des peupliers ou le vol des oiseaux, dans les nuances d'un vert de bourgeon...

La charrue du vigneron, sans roue, à un seul mancheron ne va pas droit son sillon. À chaque instant il faut faire dévier le soc pour ne pas blesser une souche qui s'aventure hors d'un rigide alignement, creuser au contraire une courbe pour passer au plus près d'une autre qui se dérobe... La pointe d'acier n'est que le prolongement du geste du laboureur, obéissante et sensible aux moindres réactions de la main qui la guide. Il en est ainsi de presque tous les outils du vigneron: du couteau à greffer qui a pris à travers les siècles sa forme et son tranchant les plus efficaces et qu'un greffeur ne prête jamais à personne; des hoeus qui, elles, changent de forme d'un village à l'autre comme change la nature du sol...

Aux vacances de Pâques mon père m'amenait à la vigne. Je savais qu'elle allait fleurir en secret, ne révélant que par un très discret parfum que le moment était venu pour le soleil et le ciel de préparer les récoltes de septembre. Les quinze jours que durent la floraison-une floraison sans éclat, discrète comme une méditation-le vigneron a les yeux levés vers le ciel. Il souhaite les grands jours clairs, sans humidité, et la brise légère qui transporte les pollens dans les pistils ouverts d'une silencieuse journée de printemps. La floraison échoue sous le poids d'une averse, au souffle d'un grand

vent...mais les hautes journées préparent les belles récoltes. C'est cette attente qui représente pour le vigneron ce reposoir spirituel, cette période de retraite où il se renonce lui-même et comprend que les plus extraordinaires efforts doivent s'incliner devant les caprices de la fatalité.

Rien ne peut sauver une récolte compromise pendant la floraison. Mais une floraison heureuse ne réussit pas à donner au travail du vigneron une chance intacte car tout est encore à faire.

Le printemps a peuplé les airs de papillons qui déposeront sur les jeunes pousses le germe de maladies mortelles. La nuit, des lampes s'allument dans les vignes apportées par un homme anxieux qui se demande s'il va brûler ses parasites ou attirer les parasites du voisin. Il fait son devoir. Pas un geste, pas un acte qui ne tienne par quelque côté à une croyance magique. Celui qui s'obstine à ouvrir la terre avec la charrue des premiers laboureurs se croirait voué par son inertie devant le fléau à la vengeance de l'adversité. Il faut agir. Pas un instant, le travail de la sève n'est interrompu. Le vigneron qui ne rêve pas de sa vigne serait indigne d'en cueillir les fruits.

Alors commencent ces sulfatages fébriles qui peuplent la plaine de silhouettes étranges. Une vieille chemise passée sur les vêtements, l'homme va et vient, toute la journée en lignes parallèles, le dos surmonté d'un réservoir à soufflet. Il dirige sur les feuilles une pluie verdâtre qui farde la plaine d'une teinte vénéneuse. Qu'une averse lave ce fard, que le vent Marin ramène des miasmes et il recommencera, jusqu'à dix, douze fois avant les premières rougeurs de la matinée.

Vient Juillet. La plaine n'est qu'une immense mer verte. Un beau jour, le père rapporte les premiers chasselas. Ils sont pour les enfants... Dans les années de mon enfance ce jour est plus clair que les autres. Plus que la transparence gris brun des grappes, et leur goût d'aurore, j'y retrouve, volé d'une émotion heureuse, la voix de mon père m'appelant pour m'offrir le panier, et le sourire de ma mère qui, effaçant ses perpétuelles inquiétudes, illuminait son visage de douceur et d'espoir.

Et ce sont les vendanges. L'effort personnel devient plus grand encore. Les faucheuses, les moissonneuses, les batteuses peuvent ailleurs se charger des récoltes. Ici, chaque grappe est touchée par des doigts, transportée par des bras humains. Jusqu'au jour où, pressuré, transvasé, le vin coulera clair du foudre, la vie du fruit exigera la peine de l'ouvrier. Ce jour-là le vigneron portera aux siens un verre à moitié plein de vin nouveau: il le lèvera haut dans la lumière, le fera tourner au bout de ses doigts pour en faire jouer la transparence et les reflets de rubis; puis, l'ayant fait goûter à chacun, il s'assiera au coin de la cheminée, devant la flamme des vieilles souches, détendu enfin, comme s'il se reposait pour la première fois de l'année.

Si l'on ne voit nulle part ailleurs une telle transmutation de la nature par l'homme, par contre nul homme n'est, plus que le vigneron de cette plaine, l'image de sa terre et de son ciel.

Celui qui ne s'arrête qu'un instant dans ces villages par un crépuscule d'été est frappé par l'animation des rues, des terrasses de café qui débordent sur les places où des platanes poussiéreux dispensent une ombre sans fraîcheur. Les rires se mêlent à de grands gestes et à des éclats de voix; à chaque instant une dispute éclate, brève comme une ondée d'avril...

Assises sur le seuil des portes, les femmes attendent sans impatience le retour des maris. Tout le monde vit dehors, y prend le goût des attitudes, l'habitude de la parole claire chargée de cette éloquence un peu déclamatoire qui extériorise une heureuse surabondance de vie, exprime un lyrisme ailé, coloré, jouant avec les mots comme avec des hochets brillants et tintants; un lyrisme jamais dupe de lui-même, extravagant souvent, et soudain reprenant contact avec le réel en une pirouette comique de clown.

Mais cette exubérance, qui a toujours énivré les pays où les mots ne sont que la chanson de la lumière, n'exprime pas seulement la joie de vivre. Elle est un moyen inconscient pour le vigneron d'oublier l'inquiétude qui est le fond de sa nature. Car cette race, comme son sol est rude et secrète.

Cependant que tant d'autres pays dont la terre et le cadre étaient fixés depuis des millénaires, modelaient patiemment, mais avec continuité, le visage de leur destinée, la plaine du Bas-Languedoc, sur une terre mouvante en perpétuel devenir, poursuivait un rêve toujours incertain. Aujourd'hui encore tout est à chaque heure remis en question. L'homme ne peut jamais étayer son espoir d'une certitude. Chaque aurore, chaque virée de vent porte avec elle autant de promesses de miracles que de désastres.

Il faut avoir entendu , à la veille des vendanges, la pluie obstinée de septembre ; guetté, du haut du pont, la montée torrentielle de la crue, plongé ses jambes dans la terre gluante des inondations, à la recherche des grappes gainées de limon ; observé avec anxiété la cruelle pureté d'une nuit d'avril, la naissance d'une tache de rouille sur une feuille pour comprendre ce subit durcissement des traits et des regards, cette attitude de malheur qu'on rencontre chez les femmes vêtues le plus souvent de noir, les cheveux cachés, vouées au culte des morts et aux besognes ménagères, renonçant, dès leur mariage, à toutes leurs joies de jeunes filles.

Mais ils savent que rien n'est jamais définitivement perdu, que l'obstination de la sève régénèrera un jour les ceps déchirés par la grêle ; qu'il y a dans cette torsion tourmenté des troncs, dans le travail secret des racines un vouloir vivre plus fort que ce qui s'acharne à détruire. Et, aussi, que les forces hostiles auraient aisément raison de cette volonté si lui, l'homme, s'abandonnait au désespoir, se mettait à douter de son propre pouvoir. Ce pouvoir, il en a conscience plus qu'aucun autre ouvrier de la terre. Dans cette lutte de l'homme contre la nature il a tant de fois vaincu qu'il ne saurait renoncer, ne fut-ce qu'une heure. Il y va de son intérêt certes, mais au moins autant de son orgueil : cet orgueil qui étonne l'étranger, qui contraste avec l'humiliation des paysans d'autres régions. C'est que son œuvre porte sa marque personnelle, n'est pas anonyme comme la prairie, le champ de blé ou de maïs... C'est son œuvre comme l'est, du statuaire, sa statue.

S'il a conscience de son pouvoir, il aussi conscience de sa faiblesse, c'est-à-dire de ses limites. Le vigneron qui revient de sa vigne gelée, pose sur le bord du pressoir les quelques pousses flasques et noires qu'il a emportées pour les montrer aux siens, n'a pas un mot de révolte contre les éléments qui viennent d'anéantir le fruit de ses efforts. Il connaît la vanité de cette révolte, il songe à ce qu'il aurait dû faire pour éviter le malheur. Il se demande par quelle faute, quel oubli il a rompu le pacte qui le lie aux forces naturelles...

Mais s'il sait accepter les coups de la fatalité, il ne se résigne jamais au malheur qui lui vient des hommes. À ce travail qui, plus que tout autre, exige l'initiative et l'intervention, il a acquis un amour passionné de la liberté qui le fait se cabrer devant toute contrainte sociale. Il est capable alors des plus violentes révoltes comme des plus durs sacrifices.

Tout est extrême en lui jusqu'aux mouvements de son cœur. Comment en serait-il autrement dans un pays qui quelquefois d'une année à l'autre passe d'une extrême misère à une extrême opulence ?

Que survienne une de ces récoltes fabuleuses qui déverse ses dons jusque dans les plus humbles foyers, le vigneron semble oublier sa part de courage dans l'avènement de ce miracle. Cette richesse qui ressemble à un don gratuit du hasard il éprouve le besoin de la jeter aux quatre vents. Mais sa jouissance serait sans charme s'il la gardait secrète. Comme le ciel est ici prodigue de sa lumière, il est prodigue de ses biens et de sa joie. Et sa prodigalité voyante n'a d'égale que sa générosité.

Qu'importent les risques futurs, les années de disette... Il ne regrettera rien ; il supportera les plus dures privations sans rien abdiquer de son orgueil.

Et sans désespérer de cette terre qui a forgé son âme, qu'il aime d'un amour plus fort que la mort.
P.-M. SIRE